

Oh ! la civilisation !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 49

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186618>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an 4 fr. —
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 6 fr. 60

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :

La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Vuisternens, près Romont, 27 novembre 1881.

Monsieur le rédacteur du *Conteur vaudois*.

Vous avez entretenu récemment vos lecteurs de la vivisection. Permettez-moi, je vous prie, de revenir sur ce sujet et de vous communiquer quelques réflexions glanées un peu partout, dans l'espoir qu'elles pourront intéresser les abonnés du *Conteur*.

« Les vivisections, a dit Littré, sont indispensables aux progrès de la physiologie, et par conséquent de la médecine, comme à ceux de la chirurgie. Par conséquent, elles rentrent dans les nécessités cruelles imposées à l'homme par la fatalité de sa condition et celle du monde. Mais elles doivent être faites avec réserve, et il faut éviter dans ce genre d'études tout ce qui peut leur donner un caractère de cruauté. Elles doivent toujours avoir pour but un progrès bien déterminé de la science ou de l'art. »

Eh bien ! c'est ce qui n'a pas lieu. On fait de la vivisection un abus criminel ; six-cent-cinquante chiens ont été livrés cette année aux tenailles et aux écraseurs. Sans doute les souffrances des lapins, des chats, des hérissons, des pigeons déchiquetés tout vifs par l'opérateur, sont les mêmes que celles du chien. Il y a cependant cette différence que le chien est notre ami, bien plus, notre allié. Il nous garde, il nous signale le danger, il combat avec nous, il nous aime. C'est un transfuge qui a quitté les rangs des animaux pour se mettre du côté de l'homme. Le chien connaît la différence du bien et du mal, *il a l'idée de la mort*. Garrotté sur la table de vivisection, il sait très bien qu'on le tue ; il assiste à sa longue agonie, se demandant quand elle finira et pourquoi on la lui impose. Le plus souvent il a léché la main de son bourreau.

Veut-on maintenant un échantillon du genre d'opérations pratiquées sur ces malheureuses bêtes par les apôtres de la vivisection ? On leur fait avaler de l'eau bouillante, des acides corrosifs, des poisons ; on leur enlève le cerveau, on leur arrache le cœur, les poumons, les intestins et les reins ; on leur brise les os, on leur déchire les nerfs, on les éventre, on les écorche tout vifs, on les fait mourir de faim, on les fait cuire à petit feu, on les enduit de thérébentine, qu'on enflamme ensuite ;

on développe sur eux des maladies contagieuses. Et cela, pendant des heures, des jours et même des semaines. Y a-t-il lieu de s'étonner si ces cruautés ignobles ont révolté même l'école de médecine, peu tendre assurément, qui appelle ces odieuses expériences : une décadence de la science.

T. O.

Oh ! la civilisation !

On sait qu'un vaisseau passant, il y a quelques mois, près d'une des îles du groupe de la Terre-de-feu, attira à lui une douzaine de Fuégiens, vivant à l'état sauvage, qui furent amenés en Europe et installés au Jardin d'acclimatation de Paris, où ils attirèrent une foule de curieux.

Rien de plus repoussant que leur aspect et leur manière de vivre, dont tous les chroniqueurs ont parlé. « Les femmes surtout sont affreuses, disait dernièrement un journal, toutes sont sales, ont la face ridée et les chairs flasques. Les enfants, recouverts de peaux de loutre, ressemblent plutôt à des animaux d'un ordre inférieur qu'à des êtres humains... Les Fuégiens ne se débarbouillent jamais et ne se nettoient point la tête. Dans la saison chaude ils vont nus ; en hiver, ils ne s'habillent que tout juste pour se mettre à l'abri du froid. La chemise est un vêtement qu'on n'a jamais pu leur faire accepter. On leur fait donner chaque jour, et par tête, trois livres de viande crue, et lorsqu'on leur en coupe un morceau ils le placent sous l'aisselle. Le sang de la viande leur coule sur les reins ; pour l'essuyer ils se frictionnent avec les mains, qu'ils essuyent aux cheveux, etc., etc. »

Il n'est pas nécessaire de prolonger cette citation pour se faire une idée de ces êtres, qui semblent, comme on vient de le dire, tenir davantage de la bête que de l'homme. Aussi se figurera-t-on difficilement le motif qui vient de les faire quitter brusquement le Jardin d'acclimatation, où ils ne contribuaient pas peu à faire monter les recettes. Il paraît, assure-t-on, que leur départ a été précipité par la jalousie de l'un des hommes, le chef reconnu de la petite troupe, à l'égard de sa femme, la charmante Yupangué. Cette trop aimable Fuéigienne caquetait avec les garçons du Jardin d'acclimatation. Elle s'était procuré, on ne sait trop comment, un gant à quinze boutons, que dans les

derniers temps elle gardait en permanence à la main gauche; un éventail brisé et un morceau de miroir. Son Othello la surveillait. Plusieurs fois il avait cru surprendre des signes entre la belle Yunguè et un spectateur, lorsque dernièrement il la vit faire un pied de nez à un monsieur chauve qui la lorgnait avec instance. Persuadé que c'était un signal d'amour, il se jeta sur elle et la battit cruellement. Puis il déclara qu'il voulait partir tout de suite.

La femme se civilise avec une facilité vraiment incroyable, et, comme on le voit, très inquiétante parfois.

Il faut bien peu de chose, quelquefois, pour mettre en gaité toute une compagnie, témoin le petit incident que nous allons raconter. Un riche propriétaire des environs de Lausanne, père de deux charmantes jeunes filles, avait fait dernièrement de nombreuses invitations parmi les parents et amis de la maison, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire.

Travaillant ce jour-là à réparer une clôture autour de son jardin, il pensa ne faire sa toilette qu'au dernier moment, afin de pouvoir terminer sa besogne. A peine venait-il d'entrer dans sa chambre pour se « débarbouiller », qu'on vint l'appeler à la hâte pour livrer à la cuisinière les couverts d'argenterie, soigneusement serrés dans le tiroir d'un meuble du salon, dont lui seul connaissait le secret. Il se présenta là, au milieu d'une vingtaine d'invités, dans un costume on ne peut plus campagnard, et se confondit en excuses qui furent, cela va sans dire, gracieusement acceptées par tout le monde.

Mais, ô fatalité ! quand M. H. se retourna pour regagner la porte, des rires étouffés parcoururent le salon et prirent de telles proportions que toute la soirée s'en ressentit et que le pauvre amphitryon dut finir par rire aussi à ses dépens, bon gré, mal gré.

— Mais, la cause ? direz-vous.

Elle est bien simple.

M. H. avait fait confectionner par sa fermière, un grossier et ample pantalon, destiné à être passé par dessus l'autre pendant son travail et qu'il ôtait quand il descendait en ville.

Or, comme la fermière avait utilisé pour ce vêtement, de vieux sacs à farine et des fragments de toiles d'emballage, invités et invitées avaient pu lire, sur le fond du pantalon rustique de M. H., cette inscription en gros caractères :

Moulin Bornu. Et un peu plus bas : Fragile.

En fallait-il davantage pour désopiler la rate de tous ces gens en belle humeur, et qui avaient en perspective un excellent dîner.

Madame H., qui pense avec raison, que lorsque son mari est l'objet d'un ridicule, il en rejallit toujours quelque peu sur elle, vient de livrer aux flammes la fatale culotte.

Connaissances utiles.

Un agriculteur dit qu'on empêche les fourmis de monter sur un arbre en traçant un cercle à la craie sur le tronc de cet arbre; jamais, dit-il, les fourmis ne franchissent le cercle.

La rédaction du journal la *Nature* confirme le fait. Elle a constaté la répulsion de la fourmi pour la raie crayeuse. Si on trace une telle ligne devant une fourmi en marche, elle recule épouvantée. Si on ferme la ligne, si on entoure l'insecte dans un cercle, il y demeure emprisonné.

Enfin, un docteur écrit que le procédé est connu en Cochinchine et qu'on a coutume d'y arrêter ainsi le passage des fourmis.

**

Une Compagnie anglaise vient d'inaugurer un système de chauffage des wagons, fondé sur la propriété qu'ont les corps liquides de dégager de la chaleur en passant à l'état solide. Les bouillottes sont remplies, non d'eau chaude, mais d'acétate de soude qu'on a, au préalable, liquéfié par l'immersion dans l'eau bouillante. A mesure qu'elles refroidissent, le sel se cristallise et restitue sa chaleur latente de fusion. Les bouillottes conservent leur chaleur pendant dix-huit heures. Il y a là une idée originale et dont il appartient à l'expérience de dire la valeur pratique.

Rosset et le z'orguès.

On brâvo menistrè dè pè La Coûta a fé veni dè pè lè z'Allemgnès dâi ballès z'orguès po sa perrotse; et avoué cé uti, dou z'homo solets pâovont fère lè quatre parties et la bassa, que cein est rudo coumoudo, kâ n'ia pequa faulta dè s'escormantsi à tsantâ lo contra, qu'on s'einroutsivè adé quand faillâi derè lo *mi* et lo *fa*, dâo tant que cein étâi hiaut. Et pi fâ tant bio ouère lè z'orguès ! Vo vo rappelâ bin dè l'assermeintachon dâo Grand Conset, dein la granta cathédrala, quand lo valet à Marc Henri a étâ nonmâ, dè cé bio rigodon que l'ont djuî dévânt d'einmodâ lo chaumo ? eh bin c'étâi lè z'orguès; mémameint que l'étâi lo cousin Daniet que lè menâvè, que l'est on tot fin po cein.

Adon quand eiliâo z'orguès dè La Coûta l'ont étâ à l'église et que y'a z'u cauquon po musiquâ, n'étâi pas lo tot, faillâi on socliârè, kâ lo musiquârè lâi pâo rein tot solet. Po cein, lo menistrè pre on certain Rosset, qu'avâi étâ grand teimps malado et qu'étâi adé tot meindro. Cé pourr'homo avâi prâo guignon dè ne pas poâi travailli et n'étâi rein loustique. Assebin quand Rodo à la Fanchette sut quoui l'étâi que devessâi allâ s'aidi po fère einmodâ eiliâo z'orguès, ye fe :

— Mâ que dâo diablo cé pourro Rosset vâo-te allâ socliârè dein eiliâo gros tuyaux, li que ne pâo pas pi socliârè po son compto !

Choses et autres.

Dans une des rues de Marseille se trouve un grand marchand d'oiseaux. Depuis le simple chardonneret et le serin, aux volatiles à plumages